



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1500
La colère d'un homme patient
7 au 13 JUIN 2017

La colère d'un homme patient

Réalisateur: Raul Arevado avec Ruth Diaz, Antonio de la Torre, Luis Callejo

1h32 - VO - **Espagne** - sortie 28.04.2017- Interdit aux moins de 12 ans

PRIX : QUATRE GOYA. Les prix **Goya** (Premios **Goya**), surnommés plus simplement Goyas, sont des récompenses de **cinéma** décernée chaque année depuis 1987 par l'Academia de las artes y las ciencias cinematográficas de España (Académie des arts et des sciences cinématographiques d'Espagne).

Prix du Jury ex æquo et Prix de la Critique au Festival du film policier de Beaune 2017

Raul Arevado est un acteur espagnol de 37 ans, connu pour ses rôles dans des séries (Velvet) et des films ; *La colère d'un homme patient* est son premier film comme réalisateur et scénariste.



« Un homme attend huit ans pour se venger d'un crime que tout le monde a oublié. »

« Aperçu chez Almodovar et Alberto Rodriguez, le comédien espagnol réalise un premier film noir, violent et singulier dont les racines puisent autant chez Jacques Audiard que chez les frères Dardenne. On l'a vu en stewart gay dans *Les Amants passagers* d'Almodóvar ou encore en flic idéaliste dans *La Isla mínima*, d'Alberto Rodriguez. On le découvre aujourd'hui réalisateur d'un premier film noir et étonnant, *La Colère d'un homme patient*. Rencontre avec Raúl Arévalo, nouvelle sensation du cinéma espagnol.

***La Colère d'un homme patient* évoque parfois le cinéma américain, celui de Clint Eastwood par exemple. Quelles ont été vos sources d'inspiration ?**

Mes références au cinéma américain ont plus à voir avec les films des années 70, comme ceux de Sam Peckinpah, ou certains aspects de *La Balade sauvage* (1973) de Terrence Malick. Mais mes premières références sont européennes. Il y a Jacques Audiard, surtout pour *Un prophète* (2009), les frères Dardenne, Matteo Garrone et également Carlos Saura. Ce sont des références très différentes les unes des autres car chacune renvoie à un aspect spécifique de mon film. Le lien avec le cinéma des Dardenne concerne seulement la manière dont on entre dans mon film. Pour Garrone et Jacques Audiard, c'est leur rapport avec la représentation de la violence qui m'a intéressé. De Saura, j'ai retenu l'essence d'une identité espagnole. Et tout ça dans un film qui m'appartient.

Etait-ce difficile de mettre en scène la violence, qui surgit dans la deuxième partie de *La Colère d'un homme patient* ?

Oui, car dans *La Colère d'un homme patient*, la violence peut donner l'impression qu'on change de film, qu'on passe dans un cinéma plus commercial. On est dans un drame et, tout à coup, le personnage sort un fusil de chasse et devient menaçant. On risquait alors de perdre la veine réaliste que je voulais pour tomber dans quelque chose qui évoquerait plutôt, pour revenir à ce que vous disiez, Clint Eastwood. Le fait que quelqu'un de tout à fait normal, comme vous et moi, puisse tout à coup devenir très dangereux, c'est toute l'idée de mon film. Mais ce basculement du personnage devait être très contrôlé sur le plan du cinéma. J'ai ajouté des éléments de thriller dans la seconde partie tout en faisant attention à ne pas faire un simple film de genre. Le personnage de *La Colère d'un homme patient* n'a jamais été directement lié à la violence, il est simplement resté enfermé pendant huit ans dans le souvenir d'un drame qui le poursuit. Je ne voulais pas d'un héros au visage de dur à cuire qui sait utiliser les armes. Je ne voulais pas d'un personnage à la Clint Eastwood ! (*Rires*).

L'étude du personnage vous intéressait-elle davantage que le fait de raconter une histoire de vengeance ?

Je voulais, en effet, qu'on s'intéresse au personnage avant même de comprendre qu'il va se venger. Mais j'ai voulu laisser le spectateur libre d'avoir son propre point de vue sur l'histoire. J'ai vu des gens qui applaudissent ce que fait le personnage, ils aiment les films de vengeance et ils pensent que *La Colère d'un homme patient* en est un. Cela veut dire que mon film pourrait plaire à Clint Eastwood, même si ce n'est pas ce que je vise !

On sent votre plaisir et votre maîtrise du cadrage, de la mise en scène. Où l'avez-vous apprise ? Ma grande école a été mon travail d'acteur pendant douze ans. Sur les plateaux, j'ai toujours beaucoup parlé avec les techniciens, notamment avec les chefs-opérateurs pour comprendre comment ils utilisaient la caméra. Avec le temps, j'ai compris comment je pourrais faire les choses à ma manière. Quand je suis passé derrière la caméra, j'ai eu le sentiment que c'était plus facile que prévu. Peut-être parce que j'avais vu mon film en rêve pendant des années. Une fois dans la réalité, j'ai compris qu'il y avait des choses que je ne pourrais pas faire mais j'ai trouvé ma liberté, j'ai pu improviser. Quand mon chef-opérateur me proposait des choses que je ne voulais pas, je refusais et je trouvais comment rebondir sur une autre idée. Je ne voulais pas des plans avec des mouvements de grue, des choses compliquées, je voulais rester dans une mise en scène sensible. L'important, c'était le personnage, pas de démontrer ce que je peux faire avec une caméra.

Les décors naturels du film sont très beaux... J'ai tourné certaines scènes sur des terres terriblement arides qui appartiennent à mes parents dans la région de Castille-et-Léon (nord-ouest de l'Espagne, ndlr). J'aime beaucoup ces lieux. En vérité, ce sont des endroits très laids quand on s'y trouve. Mais dès qu'on les filme avec une caméra, il ya une puissance qui ressort. L'Espagne est un pays pour le cinéma. » *Télérama*. Frédéric Strauss, 26 04 2017.

« Sous les apparences d'un petit western lo-fi, l'histoire d'une vengeance absurde au grand souffle existentiel.

Un inconnu revient venger la mort d'un être aimé avec pour objectif de liquider ses bourreaux. Ce scénario, on en a vu des dizaines de déclinaisons, mais qu'est-ce qui fait que le premier long métrage d'un jeune inconnu, tricoté avec presque rien, supporte la comparaison avec quelques maîtres-étalons du genre ? Après avoir raflé quatre Goya (l'équivalent de nos Césars) en Espagne, voici Raoúl Arévalo lancé à la conquête du public français, déjà adoubé par un prix du jury et un prix de la critique au Festival international du film policier de Beaune.

La Colère d'un homme patient raconte la traque acharnée d'anciens braqueurs par l'homme dont ils ont jadis défiguré et tué la petite amie. Le film commence alors que l'un d'entre eux (Luis Callejo, à l'affiche également de *L'Homme aux mille visages* d'Alberto Rodríguez) sort de prison. Pour l'approcher, notre Némésis barbu (Antonio de la Torre, acteur marmoréen) séduit sa fiancée et la garde en otage dans une maison de bord de mer. Débute alors un périple chahuté entre ce chasseur et son guide à travers l'Espagne.

Deep Espagne. Tourné en 16 mm, *La Colère d'un homme patient* frappe et séduit d'emblée par son économie de moyens, un dépouillement rugueux et une image sale qui participent de l'âpreté du récit tout en assumant à fond son esthétique de série B. Arévalo traque la deep Espagne, ses plaines et son climat poisseux, ses férias, ses motels déserts et ses ranches, les posant en toile de fond d'un western justicier montré sous un jour vain et absurde par la mise en scène.

Le cinéaste de 37 ans met en cause la loi du talion à l'origine de ces repréailles : le fameux "œil pour œil, dent pour dent" est constamment fragilisé par les doutes du héros confronté au déclin de sa colère. Les obstacles à sa haine tiennent autant à l'érosion du souvenir (qu'il tente de combattre en se repassant le meurtre de sa petite amie enregistré par une caméra de télésurveillance) qu'à la reconversion des agresseurs en braves pères de famille. Comment les haïr ? Faut-il les tuer ?

L'oubli impitoyable. Plus impitoyable que la vengeance, il y a l'oubli. Celui à l'œuvre chez ce triste prédateur réduit fatalement son passage à l'acte à un geste différé et mécanique, cérébral et désincarné – vidé de tout affect et n'apportant pas le repos intérieur escompté.

Le film ordonne ainsi une ahurissante escalade de séquences punitives. Dévoyées de leurs enjeux habituels, d'une fureur dilatée, atroce et bizarre, elles rappellent la violence surréaliste accolée à certains grands noms (les Coen, Peckinpah), mais contenue (et c'est aussi à cela que tient son charme) dans un thriller brut et sans prétention ». *Emily Barnett, Les Inrocks*

Prochains films au CINEMATEUR

L'AMANT D'UN JOUR de Philippe Garrel
RETOUR A FORBACH de Régis Sauder
ALBUM DE FAMILLE de Mehmet Can Mertoglu
DJANGO de Etienne Comar.